

Homélie 27 01 2023

Interpréter les textes d’Evangile est toujours un risque. La preuve en est qu'il y eut un temps où ce passage des bénédicteuses a été utilisé pour faire taire les pauvres gens, laisser pleurer les malheureux, leur voler leur bout de terrain, accepter de se laisser maltraiter et tout encaisser, dans l’attente du jour de Dieu !

En réaction, certains ont dénoncé la religion comme étant un opium pour le peuple, puisqu’elle disait qu’il fallait tout supporter. Ceux-là ont montré aux pauvres que le Sermon sur la Montagne était du pain béni pour les exploiteurs et les grands de ce monde.

Alors les foules ont refusé d’attendre un bonheur toujours promis pour plus tard. Elles se sont battues, parfois avec violence, pour que justice leur soit faite, pour que la Terre soit partagée équitablement entre tous. Elles y ont cru, et ont combattu jusqu’au sang...

Mais nous ne pouvons pas dire que ce fut concluant :

Aujourd’hui les pauvres sont de plus en plus nombreux, et la plupart des exploités ne mettent plus leur espoir dans un avenir qui enchanterait leur existence humaine. Nous sommes ainsi passés d’un désenchantement d’une religion qui faisait miroiter le Ciel pour faire supporter le malheur ici-bas, à un désenchantement de l’existence humaine sur la terre.

Quant à nous, croyants du XXI^e siècle, nous ne pouvons plus nous contenter de vivre en espérant un bonheur pour demain, « au Ciel ». Alors beaucoup sont désabusés, désenchantés, sans grand espoir ni espérance. Bernanos écrivait : « Le démon de notre cœur, s’appelle ‘À quoi bon !’ ».

À quoi bon se battre pour un monde plus juste ? À quoi bon vouloir que la douceur l’emporte sur la violence ? À quoi bon ... ?

C'est ainsi que, progressivement, chacun en est amené à limiter ses ambitions à lui-même, à sa réussite, à ses performances, à sa gloire. A l'heure de la mondialisation, le bonheur est de moins en moins vécu comme ayant une visée universelle, une réussite sociale commune, un vivre ensemble équilibré.

Certains s'appuient sur un nationalisme exacerbé pour nous faire croire que le malheur vient des autres. On assiste ainsi à un repli sur soi : mon petit bonheur à moi ..., moi d'abord !

Cela a fait naître le culte de l'individualisme, qui n'ambitionne plus le ciel mais ne nous donne pas pour autant d'ambition collective heureuse pour la terre.

A lire notre texte, nous voyons que le bonheur est dans le présent mais qu'il est aussi à venir. Il est un devenir qui résulte des épreuves de la vie, parce que, si nous le voulons, elles peuvent nous faire grandir. Si nous étions sans cesse dans un état de nirvana, la vie finirait par être fade.

C'est parce que nous refusons de plier sous les épreuves, avec le désir de nous en sortir, que nous trouvons, au bout du tunnel, une sérénité heureuse, une paix intérieure, une richesse qui nous aura fait grandir !

C'est pourquoi, d'ailleurs, l'adjectif « heureux », en hébreu, contient l'idée d'« avancée ». On a souvent fait des béatitudes de fausses raisons pour subir nos « croix ».

A écouter Jésus, ces dernières, ne doivent pas être des pieux qui nous immobilisent. Il faut au contraire les assumer au quotidien, les soulever avec l'aide des autres (nos Simon de Cyrène), et marcher coûte que coûte même en boitant, pour découvrir que le bonheur promis est déjà quelque part sur la terre.

Les béatitudes nous invitent donc à vivre l'espérance sur cette terre. Car n'espèrent que ceux qui ont eu le courage de désespérer des illusions, des rêves et des mensonges où ils trouvaient une sécurité qu'ils prenaient faussement pour de l'espérance.

Croire au bonheur est une espérance, donc un risque à courir, c'est même le risque des risques.

Certes l'espérance est la plus grande et la plus difficile victoire qu'un être humain puisse remporter, mais elle implique aussi l'entraide entre nous, car les béatitudes ne s'adressent pas qu'à « moi », mais à un « nous » collectif, un « nous » humain

Merci à : bernard.dumec471@orange.fr